



**HAL**  
open science

## Travail: n.m qui ne signifie pas torture

Franck Lebas

► **To cite this version:**

| Franck Lebas. Travail: n.m qui ne signifie pas torture. 2019, n°1, p. 16-17. hal-02314406

**HAL Id: hal-02314406**

**<https://hal.science/hal-02314406>**

Submitted on 21 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Travail : n.m qui ne signifie pas torture

L'enfer est, paraît-il, pavé de bonnes intentions. Mais en empruntant un chemin truffé d'intentions diaboliques, on diminue drastiquement ses chances d'atteindre le paradis. S'agissant des réflexions sur le monde du travail, il existe un pavé démoniaque dont tout le monde a entendu parler : le mot *travail* aurait pour étymologie le mot latin *tripalium*, un instrument de torture tout droit sorti de l'Antiquité. Conclusion hâtive : la souffrance au travail serait gravée dans les mots, et les masses laborieuses suppliciées pour toujours. Rassurons-nous, la réalité n'est pas noire à ce point ! Premièrement, les péripéties antiques ne scellent pas le destin de la langue française. Bien au contraire, la langue permet d'accompagner la vie et l'évolution des pratiques sociales et de la culture. Deuxièmement, et c'est peut-être le plus surprenant, **cette étymologie « infernale » du mot travail a beau se trouver dans de nombreux dictionnaires, elle s'avère très probablement... fantaisiste.**

En réalité, les linguistes qui se sont penchés sur la question, à commencer par Émile Littré dans son célèbre dictionnaire, délaissent cette hypothèse du *tripalium* et privilégient une source commune à *travailler*, *travée* et *entraver*, depuis le latin *trabs* qui signifie « poutre ». Une source convaincante, quand on prend l'usage moins connu du mot *travail*, qui désigne dans le jargon de l'élevage un appareil servant à immobiliser les grands animaux (chevaux, bœufs). Il est donc indéniable que le mot exprime l'idée d'une résistance à vaincre, d'un effort nécessaire. Mais nous sommes tout de même très loin de l'idée de torture. **Par conséquent, si vous souffrez au travail, cherchez le coupable ailleurs ! Inversement, si vous êtes heureux dans votre boulot, sentez-vous libre de continuer à l'appeler travail sans vous sentir coupable.**

Pour comprendre ce que *travailler* veut réellement dire, il vaut mieux tenir compte de tous les éléments linguistiques qui ont orienté sa trajectoire plutôt que de fantasmer sur un étymon qui en révélerait la vérité profonde.

Premièrement, il a été démontré (par Marie-France Delpont, 1984) que l'espagnol *trabajar*, dont l'histoire médiévale est intimement liée à celle du français *travailler*, comporte le préfixe *tra-* (provenant du latin *trans-*, qu'on trouve dans *transmettre*, *transformer*, etc). Tout porte donc à croire que le *tra-* de *travailler* ajoute une dimension de « passage », de « transition vers un but ». Deuxièmement, la partie finale du mot est une des variantes du radical *val*, qu'on trouve en français dans *dévaler* ou encore dans *balade* (les sons *v* et *b* se correspondent dans les langues indo-européennes). C'est d'ailleurs sur cette idée de mouvement que se sont

probablement focalisés les Anglais quand ils ont emprunté le français *travailler* pour créer le verbe *travel*, qui signifie voyager.

Mais ce n'est pas tout. Il existe encore une autre influence probable, puisque *val* est l'image en miroir d'un autre radical *lav*, qu'on trouve dans l'italien *lavoro*, exact équivalent du français *labeur* (le latin *labor* donne aussi *laborieux* et *élaborer*). L'inversion des sons consonantiques, qui est un phénomène linguistique banal (exemples : *quatre* et *quartier*, *tour* et *rotation*, *forme* et *morphologie*), maintient donc le lien entre *travail* et *labeur*. Ce radical est très important pour notre histoire car il est présent dans plusieurs langues indo-européennes. En effet, les consonnes *lv* ont pour variantes *rb* dans les langues germaniques et slaves (« travail » se dit *Arbeit* en allemand et *rabota* en russe) ainsi qu'en sanscrit (en français, nous avons : *turbin*). Il a même été démontré qu'une racine encore plus lointaine faisait le lien avec les consonnes *rk* de l'anglais *work*, qui est aussi présent en français sous la forme *rg*, avec *énergie* ou *ergonomie*. **La famille indo-européenne du travail est donc bien unifiée autour de l'idée d'un mouvement (« val ») rencontrant un obstacle à franchir (« tra- » et « trabs ») que l'activité humaine (« lab ») entreprend de dépasser.**

En interprétant ces contributions, on jette ainsi un nouvel éclairage sur les emplois du mot *travail* sans interposer le prisme déformant de la torture. Prenons comme exemple le mot *travail* quand il désigne l'accouchement et donne son nom à la « salle de travail » des maternités. Même si l'événement constitue bel et bien un moment douloureux pour la mère, ce que raconte le mot *travail* est qu'il s'agit de la venue au monde de l'enfant, son premier « passage » (voir *L'étymologie de Travail*, André Eskénazi, 2008). Le mot *travail* ne dit rien de plus.

Abandonner *tripalium*, voilà en tout cas une bonne nouvelle pour le monde du travail. Certes, ce que raconte le verbe *travailler*, à savoir « viser un but, nécessitant de vaincre des résistances », reflète la réalité d'une condition humaine, qui nécessite une constance dans l'effort pour entretenir la vie. Mais l'histoire sociale du travail, sans cesse en évolution, n'est pas intrinsèquement l'histoire d'une souffrance.

De là à dire que « le travail, c'est la santé »...